

# Un seul cœur pour nous deux

Le tango c'est une passion.

C'est une vie en corps à corps.

C'est un seul cœur

qui bat pour nous deux !

Le bandonéon c'est la mer

sereine  
turbulente  
en abîmes.

Les danseurs  
sont des âmes  
épousant les rêves  
les plaintes  
les regrets  
les espoirs et désespoirs du soufflet.  
Soupirs humains.

La danse nous étreint  
elle fait nos pas  
elle guide nos mains  
elle éclaire nos yeux...

Abandon...

Abandon aux cadences...  
Aux tendresses parcourant la peau,  
aux brûlures des corps à l'unisson,  
brûlures du sang  
des lèvres.  
Éclat...

Éclat des âmes  
en sortilège des nuits.  
En sortilège des nuits...  
Des nuits...

Le tango c'est une passion.

C'est une vie en corps à corps.

C'est un seul cœur

pour toi et moi !

# Quelque chose comme un oubli

Ton message disait :

« Viens ce soir, je me sens si seule, il faut que nous parlions »

J'ai fait les cent pas dans la chambre,  
J'allumais ma troisième clope  
et dans les volutes de fumée

tu es apparue comme cette fois où enlevant  
ton manteau  
j'ai découvert... La Femme !

Je m'écriai : Alexandra !  
et quelque chose comme un vertige  
comme une vague déferlante  
m'a jeté dans tes bras.

Les algues marines, la nuit complice  
tes cheveux dans la brise...  
Alexandra...

Ton message me dit :

« Viens ce soir, je suis si triste, il faut que nous parlions. »

Je marche dans la chambre  
J'allume la sixième cigarette  
et dans la fumée je te vois défaillir  
les lèvres entrouvertes  
en chuchotant  
dans un langage occulte de femme...

Alexandra ! Je t'appelle,  
et quelque chose comme un oubli  
comme une nuit du monde s'abîmant  
me jette dans ta vie, m'incarnant en elle.

Les algues marines,  
la nuit en feu  
tes cheveux dans la brise...

Alexandra !

Ton message me disait :

« Viens ce soir,  
je meurs de solitude,  
tellement seule,  
si seule  
il faut que nous parlions ! »

# Chouette

Chouette...

Donne-moi ta main  
Emmène-moi où tu voudras.  
Je sais que tu es poète  
tu ne me trahiras pas.  
Est-ce pour ça  
que tu me subjugues,  
m'ensorcelles, m'asservis ?

Je me fous que tu sois à quelqu'un autre  
Sans mentir, je m'en fous.  
Aucun mâle ne peut t'atteindre :  
tu es sur mon piédestal !

Chouette aux yeux de lune

Tu es sur son piédestal

Tes grands yeux, ma Chouette,  
me trompent avec ardeur.  
Je t'en prie, trompe-moi encore  
pour mieux les adorer.

Chouette aux yeux de lune

Pour mieux l'adorer.

Je connais bien tes mensonges.

Tu reluques d'autres mâles,  
alors qu'tu m'fais des baisers.  
Mais tous ces nazes ignorent  
que quand tu es dans mes bras  
le monde sombre dans la nuit  
et seule brille notre étoile.

Chouette aux yeux de lune

Et seule brille votre étoile.

Tes beaux seins,

Chouette au cœur de lune  
aucun Sahara ne pourra  
rivaliser avec tes dunes...  
Ma folle passion !

Chouette aux yeux de lune.

Sa folle passion !

Je devine tes mensonges,  
je connais ton gagne-pain

et ces michetons minables  
qui te mettent au tapin !

Chouette aux yeux de lune.

Qui la mettent au tapin !

Mais ces piètres ignorent

que dans notre plumard secret  
le temps cède sa prose  
à notre amour sans pareil.

Chouette aux yeux de lune.

A l'amour sans pareil.

Poursuis, Chouette, ta comédie

les années vont t'attraper,  
notre nid perdra ses plumes...  
Rideau sur la tragédie !

Chouette aux yeux de lune

Rideau sur la tragédie !

Mais qu'importent nos rides,

et des autres le mépris.  
Le plaisir n'est qu'un instant  
sans boussole, sans croquis.

Jouissons, ma chouette, ensemble :

Quinte flush à l'As !  
Flush Royale Cœur battant !

Chouette aux yeux de lune

Quinte flush à l'As !  
A cœur battant !

Note : La quinte flush dite « royale » (royal flush), ou parfois « impériale », est une quinte flush à l'As. Il n'existe pas de jeu pouvant la battre.

# Trop femme pour moi

Tu es venue de la nuit

tes yeux noirs

ta main douce

nous avons dansé le tango...

Premier tango à Buenos Aires.

Tu m'as appris à danser

la femme face à l'homme

les yeux dans les yeux...

Et en toi je découvrais La Femme.

Mais je me suis dit dans un sursaut du cœur :

« Trop femme pour moi ! »

Nous avons suivi

les imprévus, les folies du bandonéon...

Nos pieds enchaînaient des figures

dessinaient des chimères

front contre front

et corps à corps...

« Trop femme pour moi !... »

Soudain, un volcan secret

nous enflammait...

Je fermais les yeux

mais ton image, déjà en moi,

brûlait plus qu'un soleil.

Tant et tant femme !

Tant de vie qui palpite

dans chaque pore de sa peau

tant de vie qui s'exprime

dans chaque vertige du tango

dans chaque tourment du bandonéon.

Il faut partir !

Nous nous sommes regardés

nos mains anxieuses se sont serrées

elles nous disaient :

« Trop d'orage pour vous deux ! »

Les jours fuyaient à Buenos Aires

des lunes trompeuses

mêlées aux délires

de ce premier tango.

Et les tournures

les cadences

les plaintes du soufflet,

son rythme impitoyable  
allumant nos feux et nos désirs.

Il faut partir !!!

Joue contre joue

cette milonga en arc-en-ciel

où nos âmes se cherchent

se frôlent  
se fondent,

dans un présent  
arraché à l'éternité.

« Trop femme pour moi ! »

Cette image...

Brune à la peau si douce

clair de lune sur ses lèvres...

Il faut partir !

Je garde en moi  
le regard de cette femme

déesse aux cheveux noirs  
à la peau de plage sous les étoiles,

sa main pour toujours abritant mon cœur.

Il faut partir ! Il faut partir !...

Mais ton image revient

tes yeux noirs

tes mains si chaudes

m'attirant vers toi  
alors que nous dansons

encore et encore

le tango

notre tango insensé

à Buenos Aires... Il me faut partir !

Et le soufflet,

son rythme impitoyable

allumant nos feux  
et nos désirs...

Trop femme pour moi !

# Tu as emporté ton cœur avec moi

Cette nuit-là

tu es venue chez moi  
tu n'as pas voulu d'argent.  
Mes ardeurs apaisées,  
alors que tu dormais,  
j'ai mis ton dû dans ta musette.  
Pas de quoi solder  
une seule minute de ta tendresse.

T'avais dix-huit ans et moi vingt-deux.

Comment est-ce possible  
que tu te livres comme ça

au premier venu ?

Alors que tes lèvres sont des pétales de roses  
Et que ta voix chante comme un ruisseau ?

Tu es venue chez moi

cette nuit,  
tu t'es donnée à moi  
avec ton innocence  
avec ta douce voix.  
Tu ne travaillais pas, non,  
tu m'as aimé vraiment,  
et moi aussi, je t'ai aimée.

Nos ardeurs apaisées,

alors que tu dormais,  
j'ai mis mon cœur dans ta musette...  
Tu l'as pris en partant.

Comment est-ce possible

que tu te livres comme ça,  
au premier venu ?

Alors que tes lèvres sont des pétales de roses  
Et que ta voix chante comme un ruisseau ?

Tu es venue...

Oui...

Cette nuit-là...

Tu avais quinze ans à peine  
et ton sang déjà  
charriait la trahison.

Ah ! Charlotte  
J'ai t'ai amenée dans ma cambuse

du Quartier Latin



et alors que je t'aimais

ton âme filait dans les rues  
du vieux Paris,  
cherchant d'autres lèvres

qui sachent mentir.

Ah ! Charlotte.  
Tant de beauté,  
et ta bassesse

qui la souillait !

Dans ma piaule  
le téléphone a sonné

« Rappelle-moi ce soir, tu as dit,  
t'étonne pas,

il y a un type qui va répondre... » Je t'ai  
attrapé par la crinière... Tu me prends pour  
un cave,

c'est moi le type qui va répondre ce soir ? Je  
t'ai flanqué une bonne torgnole. Ramasse tes  
fringues,

et dégage de ma vue, salope !

que j' t'ai crié alors que tu dévalais, furieuse,  
l'escalier.

Ah ! Charlotte.  
Tant de beauté,

Souillée par cette bassesse  
Tu as traîné

nuit et jour dans le Quartier Latin.  
Je suis allé te voir  
poser nue

à La Grande Chaumière.  
Des peintres et des frangines

te reluquaient, les yeux avides.  
Je suis monté sur l'estrade,  
tu piaillais, tu te débattais,

la meute braillait...  
Je t'ai prise dans mes bras...  
En s'embrassant

on a gagné la rue Vavin  
dans le vieux Paris.

La lune passait par la fenêtre...  
Je t'ai couchée toute nue

dans ma cambuse  
du Quartier Latin...

Ah ! Charlotte,  
t'avais quinze ans à peine

et dans ton cœur  
flambait déjà la passion !

# Le vaurien que je n'ai jamais été

Que veux-tu ?

Quand j'écoute un tango,  
le vaurien que je n'ai jamais été s'empare de  
moi.

C'est comme un héritage  
enfoui dans ma chair  
qui s'agrippe à ta chair  
et veut me tuer.

Quand tu mets ta main chaude sur mon cou  
quelque chose dans ma poitrine se met à  
crier. Serais-tu ma mère, qui sait?

liée à ces cadences qui me font pleurer ?

C'est pour ça que je m'éloigne de toi.

J'ai pas besoin de ton amour.  
C'est la fureur d'un ignoble puma  
qui me pousse au malheur.

Je donnerais tout pour vivre à tes côtés,

oubliant les revers quotidiens  
esquivant les malheurs sans jamais te quitter.  
Mes nuits ne sont plus qu'insomnies  
et les jours s'en vont sans vivre notre amour.

Que veux-tu ?

Quand j'écoute un tango,  
le vaurien que je ne suis pas  
fait de moi son esclave.

C'est un mauvais destin  
enfoui dans ma chair  
et enfoui dans ta chair  
il veut nous tuer.

Comme je voudrais être quelqu'un qui  
t'aime, comme l'arbre aime la terre qui lui  
donne la vie. comme le fleuve aime les  
pierres qu'il fait rouler sans te demander :  
m'aimes-tu ? Car l'éclat de tes yeux  
le sourire sur tes lèvres  
me disent tout à la fois.

Que veux-tu ?

Quand j'écoute un tango,  
le vaurien que je ne suis pas  
fait de moi son esclave.

C'est un mauvais destin  
enfoui dans ma chair  
et enfoui dans ta chair  
il veut nous tuer.

# Flammes mourantes

Éteins-toi, mon cœur,

Aurélia est partie.

A quoi te sert de souffler

sur ces flammes mourantes ?

La cendre tue les souvenirs, le savais-tu ?

Aurélia fut ta femme,

celle qui t'aimait à la folie.

Mais cette autre femme, morte à présent, qui occupe ton cœur : cette femme-là...

Cette femme la tua !

Alors, tu pleures parce qu'elle t'a quitté

au lieu de maudire ta cécité.

Deux amours ne vivront pas dans un seul cœur.

Pour garder l'absente

tu as chassée celle d'aujourd'hui,

celle qui t'aimait à la folie.

Si nous pouvions voir la vie

sans ces nuages noirs dans nos yeux...

S'il nous restait un semblant d'humilité pour apprécier ce que nous avons...

Aurélia est partie

éteignant ton cœur.

Mais son âme à elle

saigne encore dans sa douleur

Et plus encore... de solitude.

Cette autre femme

morte à présent

c'est elle qui opprime ton cœur.

Cette femme-là...

Cette femme la tua !

Alors tu pleures parce qu'elle est partie

au lieu de maudire ta cécité.

Deux amours ne vivront pas

dans un seul cœur

Pour garder l'absente

tu mets dehors celle qui aujourd'hui

- fou que tu es ! -

t'aime à la folie.

Éteins-toi, mon cœur.

Aurélia...

Aurélia est partie...  
Les silences de ta voix

Tout doux, bandonéon,  
j'ai brûlé mes ailes.  
Elle n'est plus avec moi,

je ne sais plus où aller.  
Ses pas dans la nuit  
je suis dans ces rues,  
qui finissent entre les verres

qu'elle ne boira pas.  
Pourquoi ce vide

qu'elle comblait,  
me poursuit comme un cri  
que personne ne peut crier ?

Tout doux, bandonéon...

Si elle meurt  
que je meure, moi aussi.

Vertige de l'âme,  
sans lumière mes yeux.  
Les cendres des années...  
Son corps que j'ai aimé

à la nuit embrassé me vide le cœur.  
Que se taisent  
les silences de ta voix.  
Que personne ne sache que je meurs.

Ton feu, si lent, bandonéon,  
brûle l'étoile de Dieu reçue.

Si elle meurt  
que je meure, moi aussi.

Vertige de l'âme,  
sans lumière mes yeux.  
Tout doux, bandonéon,  
j'ai brûlé mes ailes.

Ne vois-tu pas  
qu'elle n'est plus avec moi ?  
Que mon étoile s'éteint ?

Que je perds mon chemin ?

Vertige de l'âme,  
sans lumière mes yeux.

Bandonéon...  
Ton feu d'ombres...

Bandonéon...

T'aimer ainsi

Ne joue pas avec moi.

Tu sais que je t'aime sans rien te demander.  
Le fait de te savoir en vie,  
où que tu sois en ce moment...

Ton regard effleure l'ondulation des collines  
loin de moi, qui t'attend anxieusement...

Je sais que tu es près de moi malgré la  
distance.

Mes mains frôlent tes cheveux quand tu  
t'endors entre mes bras. Parfois tu viens vers  
moi à l'instant même où le rêve fait fuir la  
douleur.

Mais tu es pourtant cette femme irréelle qui  
me fait vivre... en t'attendant.

Tu ignores avec quelle force je crois en toi.

Tu ne le sauras jamais, car d'autres hommes  
sont dans ton cœur.

Et cela te suffit.

Les bribes d'affection que tu me donnes  
illuminent pourtant ma triste vie.

Comme c'est terrible de t'aimer ainsi !

Toi, mon amour, tu ne te rends pas compte de  
ta cruauté. T'aimer fait de moi un être  
heureux, un être furieusement en train de  
mourir.

Je te méprise, femme de mes rêves, mon  
impossible, mon délicieux amour.

Vas t'en de moi, j'ai besoin de respirer !

Mais pas trop loin, ma femme-tendresse.  
J'en crèverais !

Ah ! Source de ma nostalgie,

ton dédain me fait savourer la lumière de  
chaque jour.  
Elle serait éteinte sans toi.

Inflige-moi d'autres souffrances,

venant de toi je vivrais  
ce que jamais je ne vivrais sans ton mépris.

Mon impossible,  
mon délicieux amour,  
vas t'en de moi, j'ai besoin de respirer !

Comme c'est beau de t'aimer ainsi !

## Amertumes

D'où me vient cette amertume ?

Où sont allées s'échouer  
Les longues années de ma vie ?  
Pourquoi le temps nous dévore à chaque  
instant ?  
Les yeux de cette femme que j'ai tant  
aimée...  
Son visage disperse la brume  
où je suffoque et s'avance vers moi...

« Ne crains rien, me dit-elle, je suis  
toujours avec toi, ici, à ma fenêtre,

comme la première fois. »

Quelle amertume !

Les yeux de cette femme que j'ai tant  
aimée... Son visage disperse le brouillard qui  
m'étreint et s'avance vers moi...

« Qu'importe le temps, me dit-elle. Il a  
érodé nos âmes jour après jour.  
Laissons-le à son triste sort, seul,  
chassé par la poussière de nos regrets.

La terre tourne, et au soleil succède la nuit, le  
vent prête son souffle aux nuages,

la pleine lune rythme la danse des marées  
et ton âme et la mienne sont toujours unies. »

Amertumes !

D'où me vient cette amertume ?

Où sont allées naufrager  
toutes les années de ma vie ?  
Le regard de cette femme que j'ai tant  
aimée... Son image disperse la bruine  
où je meurs et s'avance vers moi...

« Ne crains rien, me dit-elle,

ton âme et la mienne sont toujours unies.  
Cet instant, cet instant si petit,

échappe à l'emprise du temps

et fait de toi et de moi

l'éternel commencement de la Vie. »

Amertumes !

Où s'en va cette amertume ?

Les yeux de cette femme que j'aime tant...  
Son visage disperse les brumes

et je renais quand elle s'avance vers moi...

« Oui, je lui dis,

l'hiver cède la place au printemps,  
la lune rythme la danse des marées,  
je te vois toujours à ta fenêtre  
comme la première fois  
et cet instant, cet tout petit instant,

échappe à l'emprise du temps

faisant de nous deux  
l'éternel commencement de la Vie. »



# Je n'ai plus rien à te donner

Cette soirée d'automne

près du feu,  
nous nous sommes embrassés.  
Ton cœur et mon cœur  
ont battu à l'unisson.

Mais tu m'as dit, presque à regret :  
« C'est tout ce que je peux te donner. »

Les ailes qui vers toi

m'avaient porté  
tombèrent tels des anges déchus.  
Pourquoi nier ce que le sang  
dans son ardeur proclame ?  
Pourquoi fuir un amour  
que notre union réclame ?

Cette nuit d'hiver

près du feu,  
nous nous sommes aimés.  
Ton cœur et le mien  
leur passion ont crié.  
Mais tu m'as dit, presque à regret :  
« C'est tout ce que je peux te donner. »

Les ailes

qui au ciel m'avaient porté  
poussière de nuages  
elles sont tombées.  
Pourquoi nier ce que le sang  
dans son ardeur proclame ?  
Pourquoi fuir une passion  
que notre union réclame ?

Et cette nuit, près du feu,

je t'en prie, souviens-toi...  
Nous avons juré  
que ton cœur et le mien  
toujours à l'unisson battraient.

Mais tu m'as dit,

baissant la voix :  
« C'est triste... vois-tu ?...  
Je n'ai plus rien à te donner. »

## Solange

« Quand je te caresse, tu n'es plus Germain, tu n'es plus personne », me dit Solange levant ses yeux sur moi.

Elle n'est pas belle, Solange, mais elle possède l'art de s'habiller en se dénudant. Ses habits sont toujours vaporeux, de plusieurs couleurs, faits de tissus dont la trame est rugueuse parfois, extrêmement soyeuse par ailleurs.

Lorsqu'elle caresse cet être anonyme que je deviens, je contemple, en somnolence, ses mains jaillir d'entre ces foulards « fleuve de nuits », renaître la tige souple de son cou au milieu des « vapeurs en soie printemps ». Jamais sa nudité ne se montre à mes yeux, même partielle. Tout est couvert par un léger tourbillon de parfums, palpitant les voiles de son navire amoureux.

De temps en temps, un soupire, si ténu que je doute de sa réalité. Le temps n'existe pas pour Solange lorsqu'elle oublie tout pour se concentrer sur ce corps que je deviens, offert sans restriction à une tendresse que peut-être il ne mérite pas.

Toute une femme, je me dis, vouée au plaisir d'un homme ? Aura-t-elle d'autres êtres anonymes dans sa vie, qui béniront sa chance comme je la bénis en ce moment ?

Solange n'est pas belle, de cette beauté ordinaire, répondant à des codes bourgeoisement établis. Ses yeux sont noirs, fortement noirs, mais leur brillance, lorsque l'extase les remplit, s'éclairent comme l'éclair illumine le ciel. Son front, ses lèvres, ses joues, nuit lunaire dans l'océan.

Solange dort, à présent. Le battement d'ailes de ses robes se repose lui aussi.

J'entrevois une main abandonnée, celle qui porte l'anneau d'agate. Sa respiration est si ténue que je suis inquiet.

Quel abandon ! Quelle confiance !

Je m'approche d'elle. Solange n'est plus Solange, elle est la femme.

La Femme, dans sa profonde et immense réalité.

# Je ne veux plus de tango

Je ne veux plus danser le tango,

la vie telle quelle me suffit.

Assez des peaux qui se frôlent,  
des yeux mi-clos pour mieux se voir,  
et pour, vide d'espoir,  
savoir que tout sombrera dans le néant.  
Que chaque nuit de tango n'est qu'une  
fumerolle à l'aube s'évanouissant.

La vie telle qu'elle me convient,

sans le tourment de ces tangos.

Je ne veux plus de ces promesses fumeuses  
qui éclairent mon âme

puis la plongent dans la nuit.

Assez des tangos,

des nuits accoudés au zinc  
main dans la main  
dans la fièvre des mensonges,  
des promesses tronquées.

Je veux vivre ma vie simplement

sans les tragédies du tango.

La vie telle qu'elle est me suffit  
avec ses rituels et ses mélés...

A quoi bon ces tangos  
avec leurs larmes  
leurs trahisons  
qui viennent la déchirer.

Je ne veux plus la sentir proche,

sa poitrine contre la mienne  
cherchant un seul cœur.

Mon cœur ne bat plus avec le tien,  
mon sang me convient tel qu'il est.

Pourquoi donc le mélanger au tien  
qui bientôt va soupirer  
pour un cœur inconnu ?

Assez de tangos dans ma vie !

Je ne veux pas noyer mon visage  
dans tes cheveux

me saoulant de folie et d'amertume.

Je ne veux plus que tu m'embrasses,

bousculant ma solitude,

j'ai de quoi faire avec mes tristes souvenirs.

Tu es partie, oui,

je l'ai voulu.  
C'est moi qui t'ai conjurée.  
C'est moi qui te l'ai ordonné.  
Et maintenant, je me demande...  
quel ange maudit a brouillé mon sang,  
ce sang qui battait pour toi ?

Où sont allées se perdre ces paroles

murmurées à l'oreille

quand nous dansions dans ce vieux bal  
à la lumière de tes yeux ?

Qu'on se taise !

Qu'ils se taisent ces bandonéons accablants !  
Qu'ils la ferment ces violons gémissants !  
Je ne veux plus de tango !  
Je ne veux plus de cet amour,  
qui déchire ma vie.

Qu'ils s'étouffent ces bandonéons harassants  
!

Silence, ces violons pleurnichards !  
Je ne veux plus de tango !  
Je ne veux plus ton amour !